

aujourd'hui, une des armes les plus précieuses, pour ne pas dire l'arme la plus précieuse que nous possédions, c'est sans contredit le dispensaire.

Il me paraît exact en effet d'affirmer que la tuberculose, en quelque région qu'on la considère, se dissémine avec une facilité qui est toujours d'autant plus grande que les notions d'hygiène générale et d'hygiène antituberculeuse en particulier y sont moins répandues et moins pratiques.

Nous en avons la preuve, mesdames et messieurs, dans le fait qu'une tuberculose développée dans un milieu pauvre, et malheureusement peu au courant des choses de l'hygiène, meurt rarement sur place et que le tuberculeux indigent laisse le plus souvent comme héritage, non seulement à ses proches, mais aussi à ses voisins, et dans un rayon variable suivant les cas, un germe qui les conduira à la déchéance physique en même temps qu'à la ruine économique, et dont les effets se feront sentir sur deux ou trois générations, quelquefois d'avantage, des familles infectées.

C'est donc que la lutte antituberculeuse se résume en grande partie, et comme on l'a si souvent répété, à une question d'éducation populaire.

Or, quels sont les moyens que nous avons à notre disposition pour atteindre les masses et leur faire bien comprendre et les différents modes de contamination et les procédés excessivement simples qui nous permettent presque à coup sûr d'éviter la maladie ?

L'Hôpital pour le tuberculeux, dont on vient de nous entretenir, est sans doute un excellent moyen. Dans un sens c'est peut-être le meilleur de tous. À l'hôpital, en effet, l'idéal est pour ainsi dire réalisé. L'édifice lui-même, bien éclairé et bien aéré, sa situation à la campagne et dans un endroit spécialement choisi, l'exemple des garde-malades et des médecins, le soin apporté aux expectorations, le soulagement éprouvé par le malade, sa guérison dans